

— LA —

# SEMAINE RELIGIEUSE

— DE MONTREAL —

## SOMMAIRE

I Annonces à faire en chaire. — II Ordo des fidèles. — III Solennités de titulaires. — IV Le Prince de Battenberg. — V Mgr Archambeault. — VI Le catéchisme du Concile de Trente. — VII Les fêtes de Saint-Malo. — VIII Correspondance des Etats-Unis. — IX Société d'une messe. — X Union Saint-Jean.

### ANNONCES À FAIRE EN CHAIRE

**Dimanche, le 3 septembre**

*Diocèses de Montréal, Valleyfield et Joliette*, fête patronale du Saint-Nom de Marie ; dans les autres diocèses, solennité de la Nativité ; réouverture des classes.

### ORDO DES FIDÈLES

**Dimanche, le 3 septembre**

MESSES BASSES

Du XIIe dim., semi-double ; 2e or. *A cunctis*, 3e au choix du célébrant ; préf. de la Trinité.

MESSES SOLENNELLES

*Dans les diocèses de Montréal, Valleyfield et Joliette* : De la Nativité, double de 2e cl. (comme le 8 septembre) ; mém. du XIIe dim. ; préf. de la Sainte Vierge ; dernier Ev. du dim. — Aux IIe vêpres, mém. du dim.

*Dans les diocèses de Saint-Hyacinthe, Sherbrooke et autres* : Comme les messes basses. — Vêpres du dim. ; suffrages.

### SOLENNITÉS DE TITULAIRES

**Dimanche, le 10 septembre**

**DIOCÈSE DE MONTRÉAL.** — Fête du titulaire du Saint-Nom de Marie (Notre-Dame).

**DIOCÈSE D'OTTAWA.** — Fête des titulaires du Saint-Nom de Marie (11 paroisses ou missions) ; solennité de celui de la Nativité de Marie (Labelle).

**DIOCÈSE DE SAINT-HYACINTHE.** — Fête du titulaire du Saint-Nom de Marie (Marieville) ; solennité de celui de Sainte-Rosalie.

**DIOCÈSE DE SHERBROOKE.** — Solennité du titulaire de Saint-Adrien (Ham Nord).

**DIOCÈSE DE NICOLET.** — Fête du titulaire du Saint-Nom de Marie ; solennité de celui de la Nativité de Marie.

**DIOCÈSE DE PEMBROKE.** — Fête du titulaire du Saint-Nom de Marie (Brudenell et Qyon).

J. S.

## LE PRINCE DE BATTENBERG

---

**U**NE belle escadre de six puissants vaisseaux appartenant à la marine de guerre de l'Angleterre est actuellement mouillée dans les eaux du Saint-Laurent, sous le commandement de Son Altesse le Prince Louis-Alexandre de Battenberg, contre-amiral des flottes britanniques.

La visite de cet officier distingué qui tient de près à la personne de notre souverain, est un grand honneur pour le Canada. On sait que le prince est devenu neveu du roi Edouard, par son mariage avec la fille aînée de la princesse Alice, l'une des sœurs de Sa Majesté.

Aussi des réceptions magnifiques et enthousiastes ont été faites à l'illustre visiteur, dont les mérites personnels et la parfaite urbanité ont gagné tous les cœurs. Nous apprenons, par exemple, que dès le lendemain de son arrivée à Québec, le prince s'est occupé lui-même de faciliter aux quatre mille marins catholiques de ses équipages l'accomplissement de leur devoir religieux du dimanche.

Ces égards en appelaient d'autres de la part des autorités ecclésiastiques ; ils ne lui ont pas manqué.

Le jour même de sa venue à Montréal, Mgr l'archevêque faisait prendre heure pour lui rendre visite dans ses appartements au Windsor. Par une délicatesse digne de mention, le contre-amiral répondit aussitôt qu'il tenait à venir tout d'abord présenter ses hommages à Monseigneur.

Sa Grandeur, entourée des membres de la maison épiscopale, reçut son hôte au salon d'honneur, où elle le conduisit après l'avoir salué sur le seuil de la porte d'entrée et lui avoir offert ses souhaits de bienvenue.

Le prince, qui est de noble prestance, de courtoisie exquise et de manières sympathiques, parle avec facilité un français très pur. Il y avait plaisir à l'entendre causer, et louer dans notre langue les progrès du Canada depuis sa première visite il y a exactement trente-trois ans. Son Altesse accepta gracieusement l'offre qui lui était faite de visiter, pendant son court séjour dans la ville de Montréal, nos deux plus anciennes institutions religieuses, le Séminaire de la Compagnie de Saint-Sulpice et l'hôpital ainsi que le cloître des Sœurs de l'Hôtel-Dieu.

Les journaux rapportent à ce propos un mot charmant. Comme Monseigneur exprimait respectueusement la crainte que sa voiture ne fût pas digne d'un prince, Son Altesse répliqua avec la plus rassurante et sincère bonne grâce : « Monseigneur, ce qui est convenable pour vous, l'est aussi pour moi ».

Et la visite projetée se fit effectivement dans la voiture de Sa Grandeur.

Avant de prendre congé, le commandement se déclara heureux de pouvoir admirer notre splendide cathédrale, dont il sut apprécier le plan général et chacune des parties dans des termes qui révélaient bien sa haute culture intellectuelle et artistique.

La visite au Séminaire et à l'Hôtel-Dieu a eu lieu le lendemain, mercredi, immédiatement après celle de Mgr l'archevêque au prince.

Le contre-amiral avait encore endossé son uniforme de cérémonie, et il se montra, comme la veille, extrêmement délicat et bienveillant.

Du vieux Séminaire, Son Altesse fut conduite dans l'église Notre-Dame, toute resplendissante sous les feux de son incomparable luminaire électrique, et toute remplie par les vibrantes harmonies de ses grandes orgues. Le prince s'y arrêta avec

complaisance, pour jouir et admirer en véritable connaisseur.

Le cortège se dirigea ensuite vers l'Hôtel-Dieu, en passant devant l'Université Laval où flottaient au vent les drapeaux de fête — institution d'importance primordiale pour la conservation de nos forces nationales, et que le distingué visiteur avait manifesté le désir de voir malgré l'absence des professeurs et des étudiants.

Toujours accompagné de Mgr l'archevêque, de Mgr Racicot, de MM. les chanoines Vaillant, Roy et Gauthier, le contre-amiral parcourut à l'Hôtel-Dieu quelques-unes des vastes pièces où sont hospitalisés, par catégories diverses, les deux cent cinquante malades pauvres que les religieuses peuvent aujourd'hui recevoir simultanément.

Puis, par un privilège spécial aux membres de la famille royale, se sont ouvertes les portes du cloître, l'unique cloître papal que nous ayons au Canada. Les salles communes, le réfectoire, les cellules, les archives où sont conservées plusieurs pièces antiques portant des signatures royales, tout est visité dans un demi silence et dans une sorte de religieux recueillement. C'est là que les dévouées hospitalières se reposent des fatigues de tant de journées et de tant de nuits, passées au service des malades, au chevet des mourants ; là aussi qu'elles retrempe le courage et les vertus réclamés sans cesse par leur œuvre de charité et d'abnégation.

Cette œuvre dont l'entretien coûte annuellement plus de cent mille piastres, somme prélevée tout entière sur les biens des religieuses, pour lesquels toutes les taxes, sans aucune exception, leur sont chargés comme aux gens qui ne pensent qu'à jouir et à s'enrichir, a frappé d'admiration le prince et sa suite. Et il a trouvé pour le dire des paroles aimables, qui seront conservées comme un précieux encouragement.

---

## MGR ARCHAMBEAULT

**N**OUS célébrons aujourd'hui, le 24 août, en la fête de l'apôtre saint Barthélemy, le premier anniversaire de la consécration épiscopale de Sa Grandeur Mgr Archambeault, notre frère d'hier, devenu le premier évêque de Joliette.

Sans doute, cette fête est plus particulièrement celle de l'Eglise fille détachée, il y a à peine quelques dix-huit mois, de sa mère la Métropole de Montréal. Mais nous sommes en droit, de par les attaches du cœur qui ne se peuvent briser, d'y prendre une large part. Et nous prions Sa Grandeur de nous admettre au milieu de ses prêtres, pour mêler nos accents fraternels aux hommages et aux vœux qu'ils lui offrent si sincèrement en ce jour béni de ses fiançailles mystiques avec le nouveau diocèse de Joliette ; diocèse jeune encore, vigoureux déjà et florissant par le nombre et la ferveur de ses communautés religieuses, par la foi et la régularité de son clergé, par la piété et la docilité de son peuple.

La présence de Mgr l'archevêque de Montréal à ce premier anniversaire est, au reste, une preuve tangible des relations persistantes d'amitié et de sympathies réciproques entre les deux Eglises. Aux termes des Saintes Ecritures, elle est " la rosée de l'Hermon qui descend sur la montagne de Sion ".

C'est donc avec une joie religieuse que nous constatons les rapides développements, prévus d'ailleurs et voulus par les créateurs du diocèse de Joliette, qui se sont opérés sous l'habile direction et l'énergique poussée de Mgr Archambeault.

Son zèle, sa science et son expérience ont produit, à côté de nous, les mêmes fruits de progrès matériel et

moral qu'ils avaient l'habitude de faire naître ici, dans les œuvres multiples dont le chargeait la confiance successive de Mgr Fabre et de Mgr Bruchési.

Et tous ceux qui ont bénéficié plus immédiatement de l'activité incessante de Mgr Archambeault avant son élévation à l'épiscopat, se réjouissent aussi, avec nous et avec son clergé diocésain, de cette abondante moisson accordée par le ciel, pour le plus grand bien des âmes, aux labeurs de l'infatigable et dévoué pasteur. Parmi ceux-là, qu'il nous soit permis de nommer spécialement tout le personnel universaire, professeurs et étudiants, et ces religieuses si admirables de piété, d'abnégation et de soumission, auxquelles, tout jeune prêtre, chanoine et prélat, Mgr Archambeault a consacré peut-être le meilleur de lui-même.

Que le Seigneur accorde de longues années de vie au distingué pasteur ; qu'il continue à combler de bénédictions les travaux de son ministère ; c'est le souhait que nous formons tous ensemble, et que nous déposons aux pieds de Sa Grandeur avec la promesse de nos ferventes prières.

---

## LE CATECHISME DU CONCILE DE TRENTE

---

**L** semble que dans la voie du progrès ce soit souvent une nécessité de se retourner vers le passé. Il arrive que des méthodes anciennes mises en face de besoins modernes apparaissent ayant un caractère inattendu d'actualité ; et soudain des œuvres du passé jaillit une lumière qui éclaire puissamment la marche en avant. Ainsi en est-il à l'heure présente du Catéchisme du Concile de Trente. Hier, Léon XIII, dans sa lettre au clergé de France, le mettait entre

les mains des jeunes clercs : « Nous recommandons également  
« que tous les séminaristes aient entre les mains et relisent sou-  
« vent le livre d'or connu sous le nom de Catéchisme du saint  
« Concile de Trente. Remarquable à la fois par la richesse et  
« l'exactitude de la doctrine et par l'élégance du style, ce caté-  
« chisme est un précieux abrégé de toute la théologie dogmati-  
« que et morale. » Aujourd'hui le Souverain-Pontife Pie X l'im-  
pose à tous les pasteurs des âmes dans l'enseignement de la  
doctrine chrétienne aux fidèles. Il est donc bon de le connaître  
dans ses origines, son autorité, son contenu et ses éditions.

Y aider en quelque manière est le but de cet article.

Le projet de ce Catéchisme fut conçu par les Pères du Con-  
cile de Trente, dès le 13 avril 1546. Il devait être rédigé au  
cours de ces solennelles assises, mais la multitude et la gravité  
des affaires ecclésiastiques pendantes s'y opposèrent. La com-  
mission nommée à cet effet ne put que commencer les  
travaux ; le Concile remit au pape le soin de les faire conduire  
à bonne fin.

Or, Pie IV avait trouvé dans son neveu, saint Charles Borro-  
mée, un coopérateur éminent pour la direction des travaux du  
Concile, il ne pensa pas pouvoir mieux réaliser l'œuvre doc-  
trinale du Catéchisme destiné aux pasteurs de la catholicité  
qu'en s'adressant à celui qui était à Milan un pasteur incompa-  
rable. Sous la haute direction de saint Charles, la commission  
divisa la matière de l'enseignement catéchistique en articles.  
La composition de chaque article fut confiée à l'un de ces  
théologiens, hommes de science et de piété, dont saint Charles  
avait formé une pléiade autour du Saint-Siège. L'histoire a  
conservé leurs noms ; on sait par exemple que le cardinal  
Sérripandi expliqua ces mots du symbole : *Et unam Sanctam  
Ecclesiam*, tandis que Galésinus expliquait les commande-  
ments de Dieu. On devine aisément qu'un des grands soucis

de ces théologiens fut de faire passer dans les diverses parties du Catéchisme toutes les décisions doctrinales du Concile de Trente.

On se rendra compte de l'empreinte profonde que la mentalité du saint archevêque de Milan dut laisser sur ce grand travail, quand on saura que la rédaction définitive fut confiée à Poggiani, le secrétaire même du cardinal Borromée. Ce latiniste distingué écrivait au cardinal Commendone, le 5 avril 1565 : « On m'a choisi comme le principal artisan de l'édifice préparé par l'architecte ». Trois mois avant cette époque, saint Charles, qui avait déjà mis la main à l'œuvre, écrivait de son côté au cardinal Hosius rentré en Pologne : « Notre Catéchisme dû au génie et à l'habileté d'hommes très savants est déjà achevé ; on le corrige en ce moment, et, quand on y aura mis la dernière main, nous aurons une œuvre très élégante et parfaite ». Lorsque la mort vint frapper Pie IV, le Catéchisme était prêt à être livré à l'impression. Mais, avant de le publier, Pie V en confia l'examen à une dernière commission dont le cardinal Sirletti fut le président et Poggiani le secrétaire.

A son apparition, en 1566, cette œuvre admirable fut accueillie avec joie par tous les pasteurs des âmes, heureux d'opposer aux variations de l'hérésie protestante une exposition magistrale, officielle et uniforme, de toute la doctrine chrétienne. De 1566 à 1600, plus de vingt conciles provinciaux et synodes diocésains lui donnèrent de magnifiques louanges et en recommandèrent l'usage aux curés.

L'autorité du Catéchisme du Concile de Trente est donc considérable ; c'est un chef-d'œuvre unique en son genre réalisé par le Saint-Siège. Au point de vue théologique, il y aurait exagération à le présenter comme un décret dogmatique formel et une sorte de symbole amplifié de la foi catholique. Il n'est pas en effet l'œuvre personnelle du Concile de Trente



ou du pape comme les décrets dogmatiques et les définitions *ex Cathedrâ*. Mais il est impossible que l'on puisse contredire le Catéchisme dans aucune de ses décisions essentielles ; il faut même être positivement d'accord avec lui. Comment admettre en effet que, surveillé de très près par un pape et par un saint, ce travail ait laissé passer une erreur théologique ?

C'est impossible.

Le Catéchisme est divisé en quatre parties, qui traitent successivement du symbole, des sacrements, du décalogue et de la prière.

Chaque partie est elle-même distribuée en articles. Ces articles forment comme autant de monographies sur les différents points de la théologie. Il est difficile de synthétiser d'une manière plus complète, avec plus d'art et aussi avec une note plus communicative de piété chrétienne. Chaque article tend directement à faire aimer Dieu en enseignant sa loi. Ce point de vue est remarquable surtout dans l'explication de l'Oraison dominicale.

Voici, par manière d'indication pratique, quelques-unes des éditions du Catéchisme du Concile de Trente que l'on peut se procurer le plus facilement. — Edition latine, in-32 ; Roger et Chernoviz, 1 fr. 60. — Edition latine, in-12 ; Desclée. Elle est plus soignée. Des indications marginales servent de fil conducteurs précieux ; la table alphabétique des principales questions théologiques est plus complète, 4 fr. 50. — Edition latine et française en 2 volumes in-8, avec de nombreuses notes par l'abbé Gagey ; Delhomme et Briguet, 8 fr. — Edition latine et française, en 2 volumes in-8, avec notes par l'abbé Dassance ; Roger et Chernoviz, 8 francs.

*Semaine de Cambrai.*

---

## LES FÊTES DE SAINT-MALO

*La Semaine religieuse de Québec :*

**E** 23 du mois de juillet, on a inauguré au milieu de fêtes grandioses, à Saint-Malo, France, une statue élevée à Jacques Cartier, découvreur du Canada. On se rappelle bien, chez nous, la tournée artistique que fit le barde Botrel, voilà deux ans, pour recueillir des souscriptions en faveur de cette œuvre du Monument Jacques-Cartier.

D'après les comptes rendus des journaux, l'honorable M. Turgeon, qui représentait la province de Québec aux fêtes de Saint-Malo, a fait grande impression par l'éloquent discours qu'il y a prononcé.

Bien qu'une escadre de la flotte soit venue en cette occasion à Saint-Malo " beau port de mer ", des journaux français ont exprimé le regret que le gouvernement de la République ne se soit pas fait représenter lui-même à cette glorification d'un illustre marin de la France. Le fait est en effet regrettable, en lui-même. Mais pour nous, nous nous consolons facilement de cette abstention de ministres francs-maçons à cette fête française-canadienne.

Ce qui nous paraît beaucoup plus étrange, c'est de constater l'abstention, probablement forcée, du clergé français des célébrations civiles et civiques de Saint-Malo. Il y a bien eu, à la cathédrale, une messe spéciale, avec sermon par l'abbé Janvier—qui n'est autre, croyons-nous que le P. Janvier, dominicain et successeur actuel de Lacordaire dans la chaire de Notre-Dame de Paris. Mais ce fut toute la part du clergé. Car, ni dans la liste des membres des comités, ni dans les comptes rendus du dévoilement de la statue, ni dans celui des banquets ou autres fêtes sociales, nous n'avons trouvé le nom même d'un seul ecclésiastique.

Ce n'est pas de la sorte que l'on procède, Dieu merci, en de semblables occasions, dans la Nouvelle-France — ni dans les autres pays...civilisés.

En outre, s'il faut en juger par le rapport des journaux, dans les discours prononcés durant ces fêtes destinées à honorer un héros chrétien, on n'aurait même fait que d'obscur et vagues allusions à la religion, qui eut pourtant bien sa part dans la découverte du Canada. Seul le discours de M. Turgeon aurait fait, à cet égard, une heureuse exception.

Les faits que nous venons d'exposer — et que nous serions heureux de voir contredire — montrent bien, une fois de plus, les notables différences existant aujourd'hui entre les " états d'âme " qui règnent dans l'Ancienne et la Nouvelle-France.

*La Semaine religieuse de Paris :*

— Au milieu de l'enthousiasme longuement décrit par la presse avec lequel la ville de Saint-Malo célébrait naguère la mémoire de l'un de ses plus illustres enfants, Jacques Cartier, le découvreur du Canada, on a omis de noter comme il convenait un discours, chef-d'œuvre de patriotique éloquence, prononcé dans la principale église de Saint-Malo, par M. le chanoine Janvier.

Jamais peut-être prêtre breton (car M. le chanoine Janvier est, lui aussi, originaire de la féconde terre d'Armor) n'a célébré en plus beaux accents l'un de ses plus célèbres compatriotes. Prenant pour thème de son allocution ces mots : *Pro legibus et patria mori parati* (Prêts à mourir pour les lois et pour la patrie), l'éloquent conférencier de Notre-Dame de Paris a caractérisé cette originale figure de Jacques Cartier, grand patriote et grand chrétien.

Jacques Cartier résuma particulièrement le double caractère de patriote et de chrétien. Son rêve de Fran-

çais fut d'accroître sa patrie ; son rêve de chrétien, d'étendre le règne du Christ. Ni la tempête ni les maladies ne l'arrêtèrent. Il eut à vaincre des obstacles plus perfides et plus redoutables encore : les angoisses morales. Alors qu'une effroyable épidémie était venue frapper son équipage sur les bords du Saint-Laurent, il lui fallait à tout prix la laisser ignorer des peuplades sauvages qui couvraient la rive. Sans se laisser décourager, Cartier se multiplia au secours de ses malades ; il le fit avec sa science, car c'était un savant ; avec sa foi, car c'était un chrétien ; avec son cœur, car c'était un Breton. Et Cartier, inconsolable d'avoir perdu des compagnons, des amis, regrettait d'avoir conquis la gloire et la renommée au détriment de leur vie. Bel exemple de cet humanitarisme que d'aucuns s'imaginent être nouveau sur la terre !

M. le chanoine Janvier s'est étendu éloquemment sur l'apostolat chrétien et charitable du grand capitaine malouin. Il n'y a pas seulement à noter son admirable lettre à François Ier, dans laquelle il se proclamait le pionnier de l'Évangile. Son expédition a cimenté, pour les siècles, dans le sang et dans le sacrifice, les fiançailles du drapeau et de la croix. C'est en vain que la France chercherait des triomphes en-dehors de cette union, car elle doit à cette collaboration de la croix et du drapeau les seuls vrais triomphes de son histoire. Jacques Cartier plaçant la croix sur la poitrine de ses soldats savait que la fidélité à Dieu avait pour corollaire la fidélité au roi, c'est-à-dire à la France.

Le chrétien ne trahit jamais : c'est une conclusion à retenir pour tous les gouvernements quand ils ont besoin, pour l'accomplissement des grands desseins nationaux, du sacrifice des vies humaines.

---

## CORRESPONDANCE DES ETATS-UNIS

Troy, N. Y., 1 août 1905.

**S**UR cette terre d'Amérique, adoptive patrie de l'or et du plaisir — ou du moins de leur fièvre — trop souvent l'homme est porté à oublier Dieu (1). Les *sky-scrapers* égratigneurs du ciel, y sont plus hauts que les églises ; la fumée du charbon s'y respire plus fréquemment que celle de l'encens ; la lumière de l'électricité tue celle du cierge de l'autel.

La littérature, qui est toujours un peu la photographie de la société, se ressent fatalement de l'influence du milieu où elle vit. "Elle est *bourgeoise*", dit Gertrude Atherton. "Elle est *putride*", assure Marion Crawford. Sûrement, elle manque d'originalité.

Les articles de revues ou de journaux ont l'air de se trouver là uniquement pour encadrer les réclames ou les annonces. Leur rôle est de propager le commerce beaucoup plus que l'idée. La presse new-yorkaise, en particulier, avec ses numéros de soixante-dix, quatre-vingt et même parfois cent pages, est un véritable pandémonium où, à part ce que l'on voudrait y trouver, l'on trouve tout le reste. Les pages sérieuses y sont plus rares que les *rari nantes in gurgite vasto* chantés par feu le poète Virgile.

Il y a pourtant à cela de glorieuses exceptions. Par exemple, je viens de trouver dans le *Journal of Ethics*, de Philadelphie, un article qui pourrait donner à réfléchir à beaucoup. Il est intitulé "de l'état déplorable dans lequel nous laissons les choses de religion". M'inspirant de ce titre, sinon de son contenu, j'en voudrais faire le sujet de ma causerie d'aujourd'hui. Mais nous sommes en vacances, allez-vous dire, ami lecteur. C'est juste, mais je tâcherai de me le rappeler. Causons donc.

— Un fait qui nous semble inexplicable parfois et qui n'est pas sans nous troubler c'est celui de savoir comment, en dépit des torrents de lumière que déverse la théologie catholique, des âmes sérieuses et droites peuvent demeurer dans les ombres du protestantisme. Rien que l'histoire honteuse de Luther ou de Calvin devrait suffire à les déloger de leurs retraites tristes et sombres. Il

(1) Proverb. xxx, 8.

n'en est rien cependant. Laissant là la religion divine, elles vivent, elles meurent dans leur religion humaine.

Ceci est un point que je constate et que Bossuet lui-même ne pouvait expliquer. Mais en face de celui-ci, il y en a un autre, qui nous est beaucoup plus personnel, beaucoup plus pratique, et auquel cependant nous ne songeons pas assez : c'est celui de savoir pourquoi, nous qui croyons, qui croyons si fermement à tous les dogmes de l'Eglise, agissons souvent si peu en rapport avec notre croyance.

Qu'un homme sans foi à la vie future fasse de la vie présente le centre de toutes ses idées, le terme de tout son bonheur, je comprends cela ; car il est logique. Mais que nous, nous les fils de l'Eglise catholique, nous qui nous savons simples passagers sur cette terre en route vers la mère-patrie du ciel, nous attachions tant d'importance au temps et si peu à l'éternité, ceci est un problème très difficile à résoudre.

Nous croyons, nous savons, nous sommes absolument sûrs que le péché est le plus grand de tous les maux, même philosophiquement parlant puisqu'il ruine la partie essentielle de notre être, notre âme ; et nous agissons comme si le péché n'était qu'une bagatelle. Avec une frénésie incroyable nous luttons pour l'accessoire, pour l'accidentel, pour l'éphémère ; et nous oublions l'essentiel, le nécessaire, l'éternel : Dieu et l'âme.

Qu'on ne m'accuse pas d'exagération. Il suffit de jeter un coup d'œil sur la scène du monde pour voir que la généralité des fils et des filles d'Eve en sont là : de cette simple petite salle d'attente qu'est la terre nous faisons notre demeure définitive. Oh ! les insensés que nous sommes !

—Et là-dessus, maintenant, il ne s'agit pas de gémir et de pleurer. Il s'agit de nous demander premièrement la raison de cet extraordinaire et déplorable contraste entre notre foi et notre pratique ; et deuxièmement, de trouver un remède à ce désordre.

De prime abord il semblerait qu'en fait nous n'avons pas la foi ; car accepter intérieurement les enseignements de l'Eglise et agir extérieurement d'une manière diamétralement opposée à ces enseignements paraît une impossibilité. Il n'en est rien cependant. Nous acceptons réellement les vérités de l'Evangile ; en temps de persécution, pour les soutenir nous verserions notre sang ; oui, oui, nous

croions, mais c'est d'une manière abstraite, d'une façon platonique. Nous ne concrétions pas assez notre croyance.

Ceci est la clef de notre anomalie. La vérité ne nous affecte que si elle atteint notre cœur ; or les vérités de la foi ne vont pas généralement jusque-là. Elles nous effleurent, elles glissent sur nous, elles n'imprègnent pas notre être.

Dites à un enfant, grand ou petit, que l'étoile la plus rapprochée de la terre l'est à une distance de 19,000,000,000,000 de milles. Il le croira sans apporter aucune objection, mais il ne concevra aucune figure adéquate d'une telle distance. Il croira, mais il ne saura pas, il ne sentira pas ce qu'il croit. Il peut avoir une idée de ce que sont dix-neuf milles ; mais quant à un espace de dix-neuf millions de millions, c'est une énigme pour lui. Ce n'est qu'après une étude de comparaisons et de contrastes qu'il en aura quelque compréhension.

Ainsi en est-il dans le monde de l'âme : les vérités de la foi ne nous touchent pas parce que nous ne les concrétions pas. L'implicite adhésion de notre esprit aux dogmes qui nous sont proposés est suffisante pour l'accomplissement du précepte de la foi ; mais elle ne suffit pas pour influencer notre vie, pour nous forcer à agir, pour nous réveiller de notre léthargie spirituelle.

Et que faire pour en arriver là ? pour recevoir ce coup au cœur, *ictus cordis*, dont nous avons besoin ? Avons-nous à rechercher de nouveaux motifs de crédibilité ? Je ne le pense pas.

Le remède véritable, le remède proposé par tous les maîtres de l'ascétisme chrétien, n'est pas celui-là. Celui qu'ils proposent est très vieux et pourtant très inconnu de la plupart des gens du monde. Il consiste dans la méditation quotidienne des principales vérités de la religion. En d'autres termes, l'oraison, ce mot très mystique et très saint qui semble à beaucoup le privilège exclusif des religieux ou des prêtres, est et doit être notre apanage à tous si nous voulons vivre, si nous voulons éviter le péché, si nous voulons acquérir le ciel.

La raison pour laquelle le plaisir, l'honneur, la richesse, l'amour, ont tant de pouvoir sur beaucoup d'entre nous, c'est qu'ils affirment sans cesse leurs droits supposés, c'est qu'ils sonnent continuellement la charge, c'est qu'ils se cramponnent à tout notre être.

Les motifs spirituels offerts à nous par Dieu sont juste le contraire ; ils sont invisibles, intangibles, n'atteignent pas nos sens : les trouve seulement qui les cherche. Nous n'avancerons jamais tant que nous



ne nous nourrirons pas des vérités de notre foi. L'invisible ne nous influencera pas tant qu'il sera pour nous l'invisible. Il a à devenir visible, visible aux yeux de la foi par la méditation.

Tous les saints, tous les docteurs ont parlé de la sorte. Suarez, l'un des plus grands théologiens, déclare que l'oraison est *nécessaire* pour tous ceux qui veulent avancer dans la vie spirituelle. Saint Ignace en fait la base et la fondation de son ordre. Sainte Thérèse insiste sans cesse sur son impérieux besoin. Elle déclare qu'il est absolument impossible de pratiquer l'oraison et en même temps d'être tiède au service de Dieu. Et à quoi bon citer les saints ? Dieu lui-même a parlé dans la Bible : " Pensez à vos fins dernières et vous ne écherez pas " (2). " Si la désolation désole le monde c'est parce que il n'y a personne qui pense dans son cœur " (3).

La réflexion, la méditation, tout est là. Si donc nous désirons le salut de notre âme, embrassons coûte que coûte ce moyen si simple et si puissant. Dieu plane sur nous à tous les moments de notre vie. Il plane sur nous par sa bonté et sa puissance. Rappelons-nous le. Qui veut la fin veut les moyens. Employons le moyen de l'oraison. Un quart d'heure donné à Dieu chaque matin nous vaudra le siècle infini de l'éternité. Sur cette terre, quelque soit notre vocation ou notre métier, il nous donnera l'esprit d'ordre, l'esprit d'application, il servira pour nous une cause de succès même temporels.

HENRY BAYARD.

### SOCIÉTÉ D'UNE MESSE

Archevêché de Montréal, le 16 août 1905.

M. l'abbé Joseph-Edouard Valade, prêtre, décédé hier sur la paroisse de la Longue-Pointe, était membre de la Société d'une messe.

EMILE ROY, chan., *chancelier.*

### UNION SAINT-JEAN

Archevêché de Montréal, 16 août 1905.

M. l'abbé Joseph-Edouard Valade, décédé à la Longue-Pointe, était membre de la *Section d'une Messe* de l'UNION SAINT-JEAN.

G. DAUTH, chan.,

*Secrétaire de l'Union Saint-Jean.*

(2) *Eccles.*, VIII, 40.

(3) *Jer.*, XII, 11.